# MADAME DE STAËL, *MIRZA OU LETTRE D'UN VOYAGEUR* (II), *MIRZA SAU SCRISOAREA UNUI CĂLĂTOR* (II)

**Ramona MALIŢA**
**Universitatea de Vest din Timişoara**
ramona.malita@e-uvt.ro

L'amour est patient, il est plein de bonté ; l'amour n'est point envieux ;
l'amour ne se vante point, il ne s'enfle point d'orgueil,
il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche point son intérêt,
il ne s'irrite point, il ne soupçonne point le mal,
il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ;
il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout.
L'amour ne périt jamais.
1 Corinthiens 13 : 4-8

## Madame de Staël, *Mirza or A Traveler's Letter* (II)

The French romantic tale *Mirza ou Lettre d'un voyageur*, written in 1786, published in 1795, is one of Madame de Staël's early literary works. This tale is the first in a series of three*: Mirza or a Traveler's Letter, Adelaide and Theodore, Pauline's Sad Life*, all written in the same period: 1786-1794. This translation, made for the first time in Romanian, follows closely Madame de Staël's text as it was published in the edition of 1856. The footnotes accompanying the French text of the tale belong to the author; ours are accompanying this short presentation. This fragment represents the translation of the second half of the tale, the first one being published in the previous issue of the journal (*Annals 2015*).

**Keywords:** *Madame de Staël; romantic tale; romantic love; exotic description; Senegal*

### Courte présentation de la nouvelle

La nouvelle *Mirza ou Lettre d'un voyageur* fait partie des œuvres de jeunesse de Madame de Staël. C'est une nouvelle écrite après 1786, quand l'écrivaine rencontre dans son salon parisien le chevalier de Boufflers, le gouverneur du Sénégal, qui lui fournit, probablement, la matière de ce récit. Cette nouvelle est la première d'une série de trois : *Mirza ou Lettre d'un voyageur, Adélaïde et Théodore, Histoire de Pauline*, composées, toutes, dans la même période : 1786-1794, et publiées en 1795 dans le *Recueil de morceau détachés*[1], à Lausanne, chez Durand, Ravenel et Comp[e], et à Paris, chez Fuchs Libraire.

Le thème de la nouvelle est l'amour de type shakespearien, conçu délibérément comme impossible, vu que les amoureux font partie de familles rivales, se trouvant en conflit politique ouvert (la guerre de la tribu de Ximéo contre les Djolofs, le peuple de Mirza). Mais l'amour pardonne tout, franchit tout et risque tout. C'est pour cela que nous avons placé notre traduction sous cette épigraphe choisie de la première Épître de Paul aux Corinthiens, elle aussi un poème d'amour.

La technique narrative de la nouvelle staëlienne est l'histoire cadrée : Ximéo, ancien esclave libéré et chef d'une plantation de canne à sucre, située près de Saint Domingue (alors

[1] Ce recueil contient encore *Épître au malheur d'Adèle et Edouard* et *Essai sur les fictions.* Le dernier a été traduit en roumain, toujours pour la première fois, par nous dans le volume *Doamna de Staël, Eseuri*, paru à Cluj-Napoca, chez Dacia, en 2004.



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

faisant partie des colonies françaises), raconte à un voyageur étranger son histoire d'amour malheureux avec Mirza, histoire vécue deux ans plus tôt au Sénégal.

Le cadre : la nature du Sénégal, nature africaine exotique et sauvage, recomposée d'imagination, selon les histoires des amis de Madame de Staël qui y ont voyagé, car elle, l'hôtesse de Coppet, ne s'est jamais rendue au Sénégal[1], l'écrivaine joue donc la carte de l'exotisme sans avoir vu ces contrées.

Le personnage de Mirza préfigure, par ses improvisations, le complexe personnage de Corinne du roman éponyme, publié plus tard. Mirza a été instruite par un exilé français dans la langue et dans les idées des Lumières qu'elle transmet à son tour à Ximéo.

**Note sur le texte consulté pour traduction**

Cette traduction suit de près le texte de Madame de Staël *Mirza ou Lettre d'un voyageur* du III[e] tome de l'édition Madame de Staël (Anne-Louise-Germaine); Staël-Holstein, Auguste Louis, baron de ; *Œuvres Complètes*, éd. Necker de Saussure, Albertine-Adrienne, Paris : Treuttel et Würtz, 1856[2]. Ce fragment représente la traduction[3] que nous avons donnée à la seconde moitié de la nouvelle, la première étant publiée dans le dernier numéro de la revue (*Annales* 2015).

*Mirza ou Lettre d'un voyageur* (seconde partie)

Enfin, le lendemain, que des siècles pour moi semblaient avoir séparé de la veille, j'arrive : Mirza s'avance vers moi, elle avait l'air abattue, soit pressentiment, soit tendresse, elle avait passé ce jour dans les larmes. « Ximéo, me dit-elle, d'un son de voix doux, mais assuré, es-tu bien sûr que tu m'aimes ; est-ce certain que dans tes vastes contrées aucun objet n'a fixé ton cœur ? » Des serments furent ma réponse. « Hé bien, je t'en crois, la nature qui nous environne est seule témoin de tes promesses, je ne sais rien sur toi que je n'aie appris de ta bouche, mon isolement, mon abandon fait toute ma sécurité. Quelles défiance, quel obstacle ai-je opposé à ta volonté ? tu ne tromperais en moi que mon estime pour Ximéo, tu ne te vengerais que de mon amour ; ma famille, mes amies, mes concitoyens, j'ai tout éloigné pour dépendre de toi seul ; je dois être à tes yeux, sacrée comme la faiblesse, l'enfance ou le malheur, non, je ne puis rien craindre, non ! » Je l'interrompis, j'étais à ses pieds, je croyais être vrai ; la force du présent m'avait fait oublier le passé comme l'avenir, j'avais trompé, j'avais persuadé, elle me crut. Dieu ! que d'expressions passionnées elle sut trouver, qu'elle était heureuse en m'aimant. Ah ! pendant deux mois qui s'écoulèrent ainsi, tout ce qu'il y d'amour et de bonheur fut rassemblé dans son cœur ; je jouissais, mais je me calmais ! Bizarrerie de la nature humaine, j'étais si frappé du plaisir qu'elle avait à me voir, que je commençais bientôt à venir plutôt pour elle que pour moi ; j'étais si certain de son accueil, que je ne tremblais plus en l'approchant : Mirza ne

[1] Victor Hugo va faire de même plus tard pour l'ouvroir de son recueil *Les Orientales*, paru en 1829.

[2] Livre des collections de la Bibliothèque Nationale de New York.
Identifier-access: http://www.archive.org/details/delallemagne09gergoog. Identifier-archives: ark:/13960/t3ws8vf4r .http://books.google.com/books?id=pcMCAAAAYAAJ&oe=UTF-8.

[3] Nous tenons à remercier Mme Eugenia Tănase, Docteur ès Lettres, Maître-Assistant à l'Université de l'Ouest de Timişoara, et Mme Cristina Tănase, Docteur ès Lettres, Assistant à la même université qui ont généreusement accepté de lire notre traduction dans des phases intermédiaires. Elles nous ont suggéré des retouches et des enrichissements de première importance.



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

s'en apercevait pas, elle parlait, elle répondait, elle pleurait, elle se consolait, et son âme active agissait sur elle-même ; honteux de son erreur, et plus honteux de moi-même, j'avais besoin de m'éloigner d'elle. La guerre se déclara dans une autre extrémité du royaume de Cayor, je résolus d'y courir, il fallait l'annoncer à Mirza. Ah ! dans ce moment, je sentis encore combien elle m'était chère ; sa confiance et douce sécurité m'ôtèrent la force de lui découvrir mon projet. Elle semblait tellement vivre de ma présence, que ma langue se glaça quand je voulus lui parler de mon départ, je résolus de lui écrire, cet art qu'elle m'avait appris, devait servir à son malheur, vingt fois je la quittai, vingt fois je revins sur mes pas. L'infortunée en jouissait, et prenait ma pitié pour de l'amour. Enfin je partis, je lui mandai que mon devoir me forçait à me séparer d'elle, mais que je reviendrais à ses pieds plus tendre que jamais ; quelle réponse elle me fit ! Ah langue de l'amour ! quel charme tu reçois, quand la pensée t'embellit, quel désespoir de mon absence, quelle passion de me revoir ! Je frémis alors en songeant à quel excès son cœur savait aimer ; mais mon père n'aurait jamais nommé sa fille, une femme du pays des Jaloffes. Mais tous les obstacles s'offrirent à ma pensée quand le voile qui me les cachait fut tombé ; je revis Ourika, sa beauté, ses larmes, l'empire d'un premier penchant, les instances d'une famille entière, que sais-je enfin, tout ce qui paraît insurmontable quand on ne tire plus sa force de son cœur, me rendit infidèle, et mes liens avec Ourika furent formés en présence des dieux. Cependant le temps que j'avais fixé à Mirza pour mon retour approchait ; je voulus la revoir encore : j'espérais adoucir le coup que j'allais lui porter, je le croyais possible, quand on n'a plus d'amour on n'en devine plus les effets ; l'on ne sait pas même s'aider de ses souvenirs. De quel sentiment je fus rempli en parcourant ces mêmes lieux témoins de mes serments et de mon bonheur. Rien n'était changé que mon cœur, et je pouvais à peine les reconnaître. Pour Mirza, dès qu'elle me vit, je crois qu'elle éprouva dans un moment le bonheur qu'on goûte à peine épars dans toute sa vie, et c'est ainsi que les dieux s'acquittèrent envers elle. Ah ! comment vous dirais-je par quels degrés affreux j'amenai la malheureuse Mirza à connaître l'état de mon cœur ; mes lèvres tremblantes prononcèrent le nom d'amitié. « Ton amitié, s'écria-t-elle, ton amitié, barbare, est-ce à mon âme qu'un tel sentiment doit être offert ? Va, donne-moi la mort. Va, c'est là maintenant tout ce que tu peux pour moi. » L'excès de sa douleur semblait l'y conduire, elle tomba sans mouvement à mes pieds ; monstre que j'étais ! C'était alors qu'il fallait la tromper, c'est alors que je fus vrai. « Insensible, laisse-moi, me dit-elle, ce vieillard qui prit soin de mon enfance, qui m'a servi de père, peut vivre encore quelque temps, il faut que j'existe pour lui, je suis morte déjà là, dit-elle, en posant la main sur son cœur, mais mes soins lui sont nécessaires, laisse-moi. » « - Je ne pourrais, m'écriai-je, je ne pourrais supporter ta haine. » « - Ma haine, me répondit-elle, ne la crains pas, Ximéo, il y a des cœurs qui ne savent qu'aimer, et dont toute la passion ne retourne que contre eux-mêmes. Adieu Ximéo, une autre va donc te posséder. » « - Non jamais, non jamais, lui dis-je. » « - Je ne te crois pas à présent, reprit-elle, hier tes paroles m'auraient fait douter du jour qui nous éclaire, Ximéo, serre-moi contre ton cœur, appelle-moi ta maîtresse chérie ; retrouve l'accent d'autrefois ; que je l'entende encore, non pour en jouir, mais pour m'en ressouvenir, mais c'est impossible. Adieu, je le retrouverai seule, mon cœur l'entendra toujours, c'est la cause de mort que je porte et retiens dans mon sein, Ximéo. Adieu. » Le son touchant de ce dernier mot, l'effort qu'elle fit en s'éloignant, tout m'est présent, elle est devant mes yeux. Dieux ! rendez cette illusion plus forte ; que je la voie un moment, pour, s'il se peut encore, mieux sentir ce que j'ai perdu. Longtemps immobile dans les lieux qu'elle avait quittés, égaré, troublé comme un homme qui vient de commettre un grand crime, la nuit me surprit avant que je pensasse à retourner chez moi ; les remords, le souvenir, le sentiment du



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

malheur de Mirza s'attachent à mon âme ; son ombre me revenait comme si la fin de son bonheur eût été celle de sa vie.

La guerre se déclara contre les Jaloffes, il fallait combattre contre les habitants du pays de Mirza, je voulais à ses yeux acquérir de la gloire, justifier son choix, et mériter encore le bonheur auquel j'avais renoncé ; je craignais peu la mort, j'avais fait de ma vie un si cruel usage, que je la risquais peut-être avec un secret plaisir. Je fus dangereusement blessé ; j'appris en me rétablissant qu'une femme venait tous les jours devant le seuil de ma porte ; immobile, elle tressaillait au moindre bruit ; une fois j'étais plus mal, elle perdit connaissance, on s'empressa autour d'elle, elle se ranima, et prononça ces mots : « Qu'il ignore, dit-elle, l'état où vous m'avez vue, je suis pour lui bien moins qu'une étrangère, mon intérêt doit l'affliger. » Enfin un jour, jour affreux ! faible encore, ma famille, Ourika daignaient m'entourer, j'étais calme quand j'éloignais le souvenir de celle dont j'avais causé le désespoir, je croyais l'être du moins, la fatalité m'avait conduit, j'avais agi comme un homme conduit par elle, et je redoutais tellement l'instant du repentir, que j'employais toutes mes forces pour retenir ma pensée prête à se fixer sur le passé. Nos ennemis, les Jaloffes, fondirent tout à coup sur le bourg où j'habitais, nous étions sans défense, nous soutînmes cependant une assez longue attaque, mais enfin ils l'emportèrent et firent plusieurs prisonniers : je fus du nombre ; quel moment pour moi quand je me vis chargé de fers ! Les cruels Hottentots ne destinent aux vainqueurs que la mort ; mais nous plus lâchement barbares, nous servons nos communs ennemis, et justifions leurs crimes en devenant leurs complices. Un détachement des Jaloffes nous fit marcher toute la nuit ; quand le jour vint nous éclairer, nous nous retrouvâmes sur le bord de la rivière du Sénégal, des barques étaient préparées, je vis des Blancs, je fus certain de mon sort. Bientôt mes conducteurs commencèrent à traiter des viles conditions de leur infâme échange : les Européens examinaient curieusement notre âge et notre force pour y trouver l'espoir de nous faire supporter plus longtemps les maux qu'ils nous destinaient. Déjà j'étais déterminé, j'espérais qu'en passant sur cette fatale barque, mes chaînes se relâcheraient assez pour me laisser le pouvoir de m'élancer dans la rivière, et que, malgré les prompts secours de mes avides possesseurs, le poids de mes fers m'entraîneraient jusqu'au fond de l'abîme. Mes yeux fixés sur la terre, ma pensée attachée à la terrible espérance que j'embrassais, j'étais comme séparé des objets qui m'entouraient. Tout à coup une voix, que le bonheur et la peine m'avaient trop appris à connaître, fait tressaillir mon cœur et m'arrache à mon immobile méditation ; je regarde, j'aperçois Mirza, belle, non comme une mortelle, mais comme un ange : car c'était son âme qui se peignait sur son visage. Je l'entends qui demande aux Européens de l'écouter ; sa voix était émue, mais ce n'était point la frayeur, ni l'attendrissement qui l'altéraient ; un mouvement surnaturel donnait à toute sa personne un caractère nouveau. « Européens, dit-elle, c'est pour cultiver vos terres, que vous nous condamnez à l'esclavage, c'est votre intérêt sans doute qui vous rend notre infortune nécessaire ; vous ne ressemblez pas au Dieu du Mal, et faire souffrir n'est pas le but des douleurs que vous nous destinez ; regardez ce jeune homme affaibli par ses blessures, il ne pourra supporter ni la longueur du voyage, ni les travaux que vous lui demandez ; moi, vous voyez ma force et ma jeunesse, mon sexe n'a point énervé mon courage. Souffrez que je sois esclave à la place de Ximéo. Je vivrais puisque c'est à ce prix que vous m'aurez accordé la liberté de Ximéo; je ne croirai plus l'esclavage avilissant, je respecterai la puissance de mes maîtres, c'est de moi qu'ils la tiendront, et leurs bienfaits l'auront consacrée. Ximéo doit chérir la vie, Ximéo est aimé ! Moi, je ne tiens à personne sur la terre, je puis en disparaître sans laisser un vide dans son cœur, qui sente que je n'existe plus. J'allais finir mes jours, un bonheur nouveau me fait survivre à mon cœur. Ah ! laissez-vous attendrir, et quand votre pitié ne combat pas votre intérêt, ne résistez pas à sa voix. » En achevant ces mots,



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

cette fière Mirza, que la crainte de la mort n'aurait pas fait tomber aux pieds des rois de la terre, fléchit humblement le genou, mais elle conservait dans cette attitude encore toute sa dignité, et l'admiration et la honte étaient le partage de ceux qu'elle implorait ; un moment elle put penser que j'acceptais sa générosité ; j'avais perdu la parole, et je me mourais du tourment de ne la pas retrouver. Ces farouches Européens s'écriaient tous d'une voix : « Nous acceptons l'échange, elle est belle, elle jeune, elle est courageuse ; nous voulons la négresse, et nous laissons son ami. » Je retrouvai mes forces ; ils allaient s'approcher de Mirza. « Barbares, m'écriai-je, c'est à moi ; jamais, jamais, respectez son sexe, sa faiblesse ; Jaloffes, consentirez-vous qu'une femme de votre contrée soit esclave à la place de votre plus mortel ennemi ? » « - Arrête, me dit Mirza, cesse d'être généreux, cet acte de vertu, c'est pour toi seul que tu l'accomplis ; si mon bonheur t'avait été cher, tu ne m'aurais pas abandonnée ; je t'aime mieux coupable quand je te sais insensible ; laisse-moi le droit de me plaindre, quand tu ne peux m'ôter ma douleur ; ne m'arrache pas le seul bonheur qui me reste, la douce pensée de tenir au moins à toi par le bien que je t'aurai fait : j'ai suivi tes destins, je meurs si mes jours ne te sont pas utiles, tu n'as que ce moyen de me sauver la vie, ose persister dans tes refus. » Depuis je me suis rappelé toutes ses paroles, et dans l'instant je crois que je ne les entendais pas : je frémissais du dessein de Mirza ; je tremblais que ces vils Européens ne le secondassent, je n'osais déclarer que rien ne me séparait d'elle ; ces avides marchands nous auraient entraîné tous les deux : leur cœur incapable de sensibilité comptait peut-être déjà sur ces effets de la nôtre ; déjà même ils se promettaient à l'avenir de choisir pour captifs ceux que l'amour ou le devoir pourraient faire racheter ou suivre ; étudiant nos vertus pour les faire servir à leurs vices. Mais le gouverneur instruit de nos combats, du dévouement de Mirza, de mon désespoir, s'avance comme un ange de lumière ! Eh ! qui n'aurait pas cru qu'il nous apportait le bonheur ! « Soyez libres tous deux, nous dit-il, je vous rends à votre pays, comme à votre amour. Tant de grandeur d'âme eût fait rougir l'Européen qui vous aurait nommés ses esclaves. » On m'ôta mes fers, j'embrassai ses genoux, je bénis dans mon cœur sa bonté, comme s'il eût sacrifié des droits légitimes. Ah ! les usurpateurs peuvent donc, en renonçant à leurs injustices, atteindre au rang des bienfaiteurs. Je me levai, je croyais que Mirza était au pied du gouverneur comme moi ; je la vis à quelque distance appuyée sur un arbre et rêvant profondément. Je courus vers elle ; l'amour, l'admiration, la reconnaissance, j'éprouvais, j'exprimais tout à la fois. « Ximéo, me dit-elle, il n'est plus temps, mon malheur est gravé trop avant pour que ta main même y puisse atteindre : ta voix, je ne l'entends plus sans tressaillir de peine, et ta présence glace dans mes veines ce sang qui jadis y bouillonnait pour toi ; les âmes passionnées ne connaissent que les extrêmes ; l'intervalle qui les sépare, elles les franchissent sans s'y arrêter jamais ; quand tu m'appris mon sort, j'en doutais longtemps, tu pouvais y revenir alors, j'aurais cru que j'avais rêvé ton inconstance ; mais maintenant pour anéantir ce souvenir, il faut percer le cœur dont rien n'a pu l'effacer. » En prononçant ces paroles, la flèche mortelle était dans son sein. Dieux qui suspendîtes en cet instant ma vie, me l'avez-vous rendue pour mieux venger Mirza par le long supplice de ma douleur ! pendant un mois entier, la chaîne des souvenirs et des pensées fut interrompue pour moi, je crois quelquefois que je suis dans un autre monde, dont l'enfer est le souvenir du premier. Ourika m'a fait promettre de ne pas attenter à mes jours ; le gouverneur m'a convaincu qu'il fallait vivre pour être utile à mes malheureux compatriotes, pour respecter la dernière volonté de Mirza qui l'a conjuré, dit-il, en mourant, de veiller sur moi, de me consoler en son nom ; j'obéis, j'ai renfermé dans un tombeau les tristes restes de celle que j'aime quand elle n'est plus ; de celle que j'ai méconnue pendant sa vie ; là, seul, quand le soleil se couche, quand la nature entière semble se couvrir de mon deuil, quand le silence universel me permet de n'entendre plus que mes pensées,



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

j'éprouve prosterné sur ce tombeau la jouissance du malheur, le sentiment tout entier de ses peines ; mon imagination exaltée crée quelquefois des fantômes, je crois la voir, mais jamais elle ne m'apparaît comme une amante irritée. Je l'entends qui me console et s'occupe de ma douleur. Enfin, incertain du sort qui nous attend après nous, je respecte en mon cœur le souvenir de Mirza, et crains en me donnant la mort d'anéantir tout ce qui reste d'elle. Depuis deux ans vous êtes la seule personne à qui j'aie confié ma douleur, je n'attends pas votre pitié ; un barbare qui causa la mort de celle qu'il regrette, doit-il intéresser ? Mais j'ai voulu parler d'elle. Ah ! Promettez-moi que vous n'oublierez pas le nom de Mirza. Vous le direz à vos enfants, et vous conserverez après moi la mémoire de cet ange d'amour, et de cette victime du malheur. » En terminant son récit, une sombre rêverie se peignit sur le charmant visage de Ximéo ; j'étais baigné de pleurs, je voulus lui parler. « Croirais-tu, me dit-il, qu'il faut chercher à me consoler ? croirais-tu qu'on puisse avoir sur mon malheur une pensée que mon cœur n'ait pas trouvée ? j'ai voulu te l'apprendre, mais parce que j'étais bien sûr que tu ne l'adoucirais pas, je mourrais, si l'on me l'ôtait, le remords en prendrait la place, il occuperait mon cœur tout entier, et ses douleurs sont arides et brûlantes. Adieu, je te remercie de m'avoir écouté. » Son calme sombre, son désespoir sans larmes, aisément me persuadèrent que tous mes efforts seraient vains, je n'osais plus lui parler, le malheur en impose, je le quittai le cœur plein d'amertume. Et pour accomplir ma promesse, je raconte son histoire, et consacre, si je le puis, le triste nom de sa Mirza.

*

În sfârșit a doua zi am sosit. Îmi părea că trecuseră veacuri de la ultima noastră întâlnire. O văd pe Mirza venind spre mine abătută, cu tristețe pe chip: fie din premoniție, fie din prea multă dragoste vărsase lacrimi amare în ajun. „Ximeo, îmi spuse cu vorba-i dulce ca mierea, dar stăpână pe sine, ești sigur tu de iubirea ce-mi porți? N-ai tu tăgadă că inima ți-i slobodă și neținută-n frâu de alta?" Cu fierbinți jurăminte i-am răspuns. „Dacă-i pe așa, atunci te cred; Mama Natură, care-i lângă noi, să fie martora promisiunilor tale, că eu nu știu nimic alta despre tine decât ce-mi grăiește gura ta; mi-am dăruit ție dragostea întreagă, iar traiul retras mă pune la adăpost de lume. Pus-am vreo opreliște voinței tale sau vreo-ngrădire? Trădarea ta n-ar înșela în mine decât marea-mi chezășie ce mi-am pus-o în tine; Ximeo, n-ai a te răzbuna decât pe marea dragoste ce-ți port; cei dragi ai mei, suratele mele, pe toți cei din cetatea mea i-am înlăturat din jurul meu ca să fiu întreagă a ta și pentru vecie. Trebuie să-ți fiu dragă precum ochii din cap, o icoană sfântă-n suflet ca slăbiciunea, pruncia sau durerea. Lângă tine și cu tine n-am a mă teme de nimic!" Eram la picioarele ei, i-am oprit năvala vorbelor, mă știam sincer. Tumultul clipei aceleia mă făcuse să uit de trecut sau să nu iau aminte la viitor, înșelasem, convinsesem, iar ea mă credea. Doamne, ce iureș de vorbe dulci, pline de dragoste, știa ea să găsească pentru mine și cât era de fericită iubindu-mă. Vreo două luni am ținut-o așa amândoi îmbătați de iubire, cu sufletele prea pline! Mă bucuram nespus, dar îmi și domoleam dragostea! Cum e de ciudată ființa noastră! Eram atât de copleșit de plăcerea pe care o simțea când mă vedea, că veneam să ne întâlnim mai mult pentru ea decât pentru mine; eram atât de sigur de dragostea ei pentru mine, că nu-mi mai tâcâia inima în preajma ei. Mirza nu vedea schimbarea asta a mea, vorbea, răspundea, plângea, se mângâia, se tulbura în sine-și, cu sufletul preaplin de iubirea mea. Îmi era rușine că ea se îndrăgostise atât de tare și mă mustra cugetul din mine că eu îi făcusem asta, așa încât am simțit nevoia să mă îndepărtez de ea și să pun capăt întâlnirilor noastre.

La un capăt al regatului Cayor, a izbucnit o răzmeriță unde am hotărât îndată să mă duc, dar trebuia să îi spun și Mirzei. Oh, în acel moment am simțit cât îmi era de dragă! încrederea ei și părtășia cu ea mi-au sugrumat puterea de a-i spune ceva despre plecare. Atâta era Mirza de



BDD-A26373 © 2016 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

bucuroasă că suntem împreună, că-mi înghețau vorbele pe buze ori de câte ori încercam să-i vorbesc despre despărțirea pentru o vreme. M-am hotărât să-i scriu și, tocmai acest lucru pe care-l învățasem de la ea, îi aducea ei nefericire acum. De nenumărate ori am plecat și tot de-atâtea ori m-am întors neputincios. Nefericita de ea se bucura că mă întorc și credea că o fac din iubire pentru ea, nu din milă! Când în cele din urmă am plecat, i-am spus că datoria ce am față de poporul meu mă obligă să ne despărțim pentru o vreme, dar că mă voi reîntoarce la ea mai îndrăgostit ca niciodată! Să fi văzut cum mi-a răspuns, cu ce înflăcărare de vorbe! Cât e de frumos omul când și cugetul îi e frumos! Cât era de disperată că n-are să mă vadă o vreme și câtă pasiune la gândul că mă va revedea cândva! Am tresărit gândindu-mă la iubirea ei fără măsură, dar tatăl meu n-ar fi îngăduit în ruptul capului să-mi iau soață de la alte neamuri ca jalofii. De toate aceste piedici nu mi-am amintit decât atunci când vălul ce le-nconjura mi-a fost tras de pe ochi. Am reîntâlnit-o pe Ourika, fumusețea ei și lacrimile-i mi-au revenit în minte; amintirile primei iubiri, insistențele familiei reunite, tot ce pare de netrecut când eşti secătuit pe dinlăuntru, toate astea m-au făcut să o trădez pe Mirza și m-am unit cu Ourika în sfânta cununie crăiască.

Se apropia vremea în care îi promisesem Mirzei să mă întorc, voiam să o văd dinadins: speram să-i pot îndulci zdruncinanta veste pe care aveam să i-o dau. Credeam că acest lucru e cu putință, pentru că, dacă nu mai simți iubirea, nu-i mai poți bănui zduguirile, căci nu-ți mai amintești nimic. Reîntorcându-mă în locurile de odinioară, martore tăcute ale fericirii și ale jurămintelor mele, nu mai simțeam nimic din ceea ce trăisem cândva. Nimic nu se schimbase, doar inima mea era alta și abia puteam recunoaște locurile de altădată. De îndată ce Mirza m-a zărit, cred că a trăit într-o clipă toată fericirea unei vieți întregi; i-a fost hărăzit de zei darul acesta de a iubi plenar. Doamne, cum să vă spun cât de cruntă a fost dezamăgirea ce a învăluit chipul Mirzei când i-am spus cu buzele tremurânde că inima mea îi e prietenă doar. „Prietenie și atât? Asta e tot ce simți pentru mine? s-a zbuciumat ea. Om fără suflet ce ești, asta e tot ce merită inima mea dăruită ție pe vecie? Du-te, pleacă de la mine, nu mai voi să trăiesc...du-te, e tot ce mai poți face pentru mine!” Făcea asta din prea multa durere ce-o copleșea; a căzut nemișcată la picioarele mele. Eram un mostru de om! Trebuia să o mint frumos, dar am ales să-i spun adevărul dureros. „Infam fără inimă ce ești! Lasă-mă, piei din ochii mei, îmi zise apoi. Bătrânul care s-a-ngrijit de mine în pruncie și mi-a fost ca un tată, pentru el trebuie să mai rămân vie, deși în sufletul meu am murit deja, spuse ea ducându-și mâna la inimă. Pe el trebuie să-l îngrijesc câte zile o mai avea de trăit. Lasă-mă și du-te.” „Te rog să nu mă urăşti! N-aş suporta asta.” i-am zis întristat. „N-ai a te teme de de ura mea, îmi răspunse Mirza, căci sufletul meu nu ştie decât a iubi, chiar dacă dorul acesta se întoarce împotriva lui. Rămas bun pe vecie, Ximeo, altă femeie îţi va locui mintea şi sufletul.” „Niciodată, nicicând, i-am răspuns.” „Acum nu îţi mai cred vorbele, dar ieri te-aş fi crezut şi de-mi jurai că ziua nu e ziuă. Strânge-mă la pieptul tău, Ximeo, spune-mi că sunt doamna visurilor tale, mai şoptește-mi vorbe tandre ca altădată. Doamne, cum le-aud încă, dar nu ca să mă bucur acum, ci să mi le-amintesc pe vecie, dar asta nu se mai poate. Rămâi cu bine, le voi regăsi în amintiri, inima mea le va purta mereu în ungherele ei şi de la asta mi se va trage şi moartea, sora mea din piept. Adio!” Acest ultim cuvânt mi-a răscolit inima, am văzut-o pe Mirza îndepărtându-se zdrobită şi parcă şi acum îmi pare că o zăresc la fel în faţa ochilor. O zei, nu-mi smulgeţi icoana asta din minte vreodată! Vreau s-o văd iar, ca să mai pot simţi o dată ce-am pierdut. Am rămas mult timp năuc şi fără putere în locul de unde ea plecase; se lăsase noaptea peste gândurile mele care nu mă duceau acasă; remuşcările, amintirile, suferinţele fetei mi s-au cuibărit în suflet pe vecie, iar umbra ei îmi revenea în minte ca şi când nefericita de ea se îndrepta spre moarte.



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

Ţara mea a intrat în război cu ţara Mirzei, trebuia să ne luptăm cu jalofii; voiam să obţin glorie în război, s-o fac mândră pe Mirza că m-a ales şi că m-a iubit şi să merite încă fericirea aceasta la care eu renunţasem. Nu-mi era teamă de moarte, învăţasem să nu mă mai agăţ de viaţă, poate şi de aceea îmi plăcea să mă dedau pericolului cu o tainică plăcere. Am fost rănit de moarte. După ce m-am făcut bine, am aflat că multe zile de-a rândul, o femeie venea în pragul porţii casei unde zăceam rănit. Stătea nemişcată, aşteptând, şi tresărea la cel mai mic geamăt al meu. Odată, când eram în gura morţii, femeia a leşinat; s-au grăbit să o ajute să îşi revină în simţiri şi-apoi a zis cu glas dureros: „Să nu-i spuneţi că m-aţi văzut aşa, eu nu-nsemn pentru el nici cât o străină şi s-ar întrista dacă ar şti că vin să-l văd în suferinţă."

Dar a venit o zi, ce cumplită zi! Eram slăbit încă, toţi ai mei şi Ourika mă îngrijeau cu mare dăruire; eram senin în cuget când îmi alungam din minte gândul celei pe care o făcusem să sufere atâta. Sau cel puţin aşa credeam. Destinul mă înlănţuise, eram robul unei sorţi cumplite şi mă temeam aşa de mult de remuşcări, că făceam tot ce-mi stătea în putinţă să nu mă mai gândesc la trecut. Dușmanii noștri, jalofii, au atacat prin surprindere satul unde eram eu și ai mei, ne-am aflat fără apărare în fața lor; am ținut piept atacului cât am putut mai vitejește, dar ne-au biruit și au luat prizonieri dintre ai noștri, eram și eu printre ei. Doamne, când m-am văzut înlănțuit în cătușe de ocnaș! Barbarii de hotentoți dau la moarte pe cei învinși, dar noi suntem și mai lași decât ei, căci noi îi ajutăm pe dușmanii noștri comuni și le îndreptățim fărădelegile, devenind complicii lor. Am mărșăluit ca prizonieri de război toată noaptea, fiind păziți de soldații unui regiment de jalofi. Pe când se crăpa de ziuă, am ajuns pe malul râului unde am zărit bărcile pregătite, i-am văzut și pe oamenii albi și-atunci mi-am dat seama ce soartă mă aștepta. Curând mai marii regimentului au început josnicele negocieri ale târgului lor infam: albii prețăluiau vârsta și trupul nostru, sperând să fim destul de vânjoși să putem îndura atrocitățile la care aveau să ne supună. Eram deja hotărât în sinea mea: nădăjduiam ca, de îndată ce mă îmbarc, lanțurile mele să cedeze puțin, doar cât să mă pot arunca în vâltoarea râului; speram ca fierul cătușelor să mă tragă la fundul apei pe vecie. Cu ochii-n pământ, cu gândul la minunata trecere salvatoare dincolo, eram parcă pe altă lume și nu-mi mai aparțineam. Deodată însă aud o voce pe care o știam și din bucurie și din durere, și care a făcut să-mi tresalte inima, smulgându-mă din cugetarea mea lăuntrică. Când mă uit, era Mirza, frumoasă ca o nepământeană, ca un înger îmi părea. Sufletu-i se oglindea pe chip. O aud cum le cere europenilor să-i lase răgaz și să-i asculte păsul: avea emoție vădită în glas, dar nicidecum frică sau duioșie; ceva supranatural dădea ființei ei o demnitate pe care nu i-o știam: „Europeni, le spuse ea, ne condamnați la sclavie ca să vă lucrăm pământurile și câștigul vostru vă e mai de folos, fără-ndoială, ca nefericirea noastră. Nu vă asemănați cu zeul răului, căci nu ne faceți sclavi doar ca să suferim durerea. Uitați-vă la acest om slăbit de răni nevindecate, nu va putea-ndura nici lunga călătorie până în țara voastră, nici corvezile pe care le va avea de făcut. Uitați-vă la mine, vedeți cât sunt de sănătoasă și de tânără, nu am slăbiciunea trupului unei femei, luați-mă sclavă în locul lui Ximeo. Aș trăi, căci acesta este prețul pe care mi-l plătiți pentru libertatea lui Ximeo, sclavia nu mă va-njosi. Voi fi slugă preaplecată stăpânilor mei, ba chiar puterea lor îmi va fi țel, iar binefacerile lor le vor întări puterea și mai mult. Ximeo iubește viața, căci este iubit; eu nu țin la nimeni pe acest pământ, eu pot pieri fără să las vreun gol în sufletul cuiva când ar afla că nu mai sunt. Credeam că zilele mele s-au sfârșit, însă o fericire nepământeană mă face să merg mai departe. Deschideți-vă băierile inimii și, dacă mila nu vă știrbește câștigul de aur, atunci ascultați glasul inimii!"

Sfârșind aceste cuvinte, mândra Mirza pe care teama de moarte n-ar fi făcut-o să cadă la picioarele niciunui rege din lumea asta, a îngenunchiat umil, cu demnitate neștirbită, iar pe chipurile celor pe care îi implora se putea citi ruşinea și admirația. Pentru moment Mirza a crezut



BDD-A26373 © 2016 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

că voi accepta mărinimia ei; eu rămăsesem fără cuvinte și cu niciun chip nu-mi puteam deschleșta gura să îngaim ceva. Nerușinații de albi strigau cât îi ținea gura: „Da, vrem să facem schimbul, negresa e frumoasă, tânără și curajoasă, o luăm pe negresă și-l eliberăm pe prietenul ei." Mi-am recăpătat glasul îndată. Albii se apropiau de Mirza s-o înșface. „La o parte, bestiilor! E a mea, lăsați-o, aveți puțină cuviință față de o femeie și de slăbiciunea ei! Bărbați jalofi, sunteți de acord ca o femeie din neamul vostru să fie luată sclavă în locul celui mai crunt dușman al vostru?" „Potolește-te, strigă Mirza, sfârșește cu generozitatea asta fără temei; asta-i singura pe care ești capabil s-o săvârșești. Dacă fericirea mea ți-ar fi fost dragă, nu mi-ai fi părăsit dragostea. Te iubesc și sunt fără vină pentru asta când te știu fără suflet. Lasă-mi cel puțin dreptul acesta de a mă plânge, că tot nu poți să-mi stingi focul și durerea. Nu-mi lua bruma de fericire care mi-a mai rămas: dulcele gând că sunt legată de tine prin binele ce ți-l voi fi făcut. Am fost umbra vieții tale și-acum mor dacă nu-ți mai pot fi de folos defel; doar așa mă mai poți ține în viață. Îndrăznește să refuzi!"

Acum îmi amintesc de fiecare cuvânt al ei, dar în clipa aceea cred că n-auzeam nimic. Mă temeam pentru viața ei în acele momente. Tremuram din toate mădularele că josnicii de albi o vor lua, nu îndrăzneam să le spun că nimic în lumea asta nu mă va despărți de ea. Negustorii aceia lacomi ne-ar fi luat pe amândoi într-o clipită, căci inimile lor împietrite tocmai asta voiau. Își făceau deja planuri ca pe viitor să aleagă ca sclavi pe cei uniți în dragoste sau în căsătorie, căutând cu atenție la zvâcnirile sufletelor noastre pentru a le exploata mai bine. Dar guvernatorul, știutor al luptelor noastre dintre triburi, mișcat de dârzenia Mirzei și de disperarea mea, a înaintat spre noi ca un înger scăldat în lumină. Cine-ar fi crezut că ne va dărui fericirea? „Sunteți liberi amândoi, ne spuse. Întoarceți-vă la meleagurile și la dragostea voastră! Atâta putere de a iubi ce purtați în suflet l-ar face pe european să se rușineze de el însuși, numindu-vă sclavii săi." Mi-a scos lanțurile de rob, m-am plecat la picioarele lui să-l binecuvântez din inimă pentru bunătate, ca și când ar fi încălcat cu bună știință o lege dreaptă. Iată cum și nelegiuiții pot deveni făcători de bine, dacă renunță la fărădelegile lor. M-am ridicat și credeam că și Mirza era îngenunchiată la picioarele guvernatorului ca mine, dar am văzut-o puțin mai încolo, sprijinită de un copac și cufundată în gânduri. Mi-am îndreptat iute pașii spre ea. Dragoste, admirație, recunoștință, i le spuneam pe toate cu ochii și cu buzele în același timp. „Ximeo, îmi spuse, nu mai e timp, nefericirea mea e prea adânc încrustată în inima mea ca mâna ta s-o mai poată potoli. Vocea ta, eu n-o mai aud fără să tresar cu durere, prezența ta îmi îngheață sângele în vine, altădată în clocot pentru tine; sufletele cuprinse de mari pasiuni iubesc pe viață și pe moarte. Distanța dintre ele e-o nimica toată pentru inimile înfocate pe vecie. Când mi-ai spus care ne va fi soarta, n-am crezut multă vreme, timp în care te puteai întoarce la mine iar, și-aș fi crezut că visez că ne-am despărțit. Dar acum, ca să-mi scot din suflet amintirea asta, trebuie să-mi străpung inima care n-a știut s-o înlăture și nici n-a putut s-o uite." Și spunând asta, săgeata morții-i străpunse pieptul. O, zei, care ați putea să-mi stingeți viața chiar în clipita asta, mi-o lăsați doar ca s-o răzbunați pe Mirza prin lungul chin al durerii mele!

Vreme de-o lună după aceea am crezut că sunt pe altă lume, lanțul amintirilor și-al gândurilor era neîntrerupt pentru mine. Infernul e nimic pe lângă ce am trăit eu în luna aceea. Ourika m-a făcut să-i promit că nu-mi voi lua zilele. Guvernatorul m-a convins și el că trebuia să trăiesc pentru a fi de folos sărmanilor mei compatrioți și să respect ultima dorință a Mirzei care, cu limbă de moarte, l-a rugat să vegheze asupra mea și să mă mângâie în locul ei. M-am supus tuturor. Am pecetluit ca într-un sicriu al durerii amintirile celei pe care o iubesc acum când nu mai este printre cei vii, pe care am cunoscut-o atât de puțin cât a fost vie. Și singur, în fața mormântului ei, când soarele coboară la orizont, când natura întreagă se acoperă c-un văl de



BDD-A26373 © 2016 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)

doliu, ca dorul meu, când tăcerea din tării dă glas doar gândurilor mele, mă prostern în fața durerii dureros de dulce, având înainte-mi plinătatea suferinței mele. În mintea-mi fără margini văd uneori năluci, și-mi pare că o zăresc aievea, dar niciodată Mirza nu mi s-arată supărată și pricep atunci că mă mângâie și că imi alină durerea. În sfârșit, nesigur pe ce se va întâmpla după trecerea noastră pe pământ, păstrez în suflet amintirea ei și mă tem că, luându-mi viața, voi distruge tot ce mai rămâne din amintirea ei. De doi ani, sunteți singurul căruia i-am destăinuit durerea mea, dar nu ca să vă fie milă de mine. Un om nenorocit ca mine care a sortit morții pe cea pe care o iubea, ce compasiune mai poate stârni! M-am împotrivit mereu să vorbesc despre ea și despre numele ei! Promiteți-mi că nu i-l veți uita niciodată! Că-l veți pomeni și copiilor dvs. și că veți păstra în amintire, chiar și după ce eu nu voi mai fi, numele acestui înger sortit nefericirii."

Sfârșindu-și spusa de dor, chipul frumos al lui Ximeo a fost invadat de-o întunecată reverie. Cu fața scăldată în lacrimi, am vrut să-i vorbesc. „Crezi, mi-o luă el înainte, că am trebuință să fiu mângîiat pentru ce am făcut? Crezi că cineva ar mai putea zice ceva în privința durerii mele, pe care inima mea să nu mi-o fi reproșat deja? Am vrut să-ți spun această istorie a iubirii mele, - și-aș muri dacă cineva m-ar lipsi de ea-, deși știu bine că nici tu nu mi-ai putea-o alina cu nimic. Remușcările i-ar lua locul, iar durerile-i mă secătuiesc și mă ard pe dinăuntru. Rămâi cu bine, îți mulțumesc că ai găsit răgazul să mă asculți." Calmul său întunecat, întristata sa liniște și deznădejdea-i fără lacrimi m-au făcut repede să înțeleg că toate strădaniile mele de a-l mângâia ar fi zadarnice și, drept urmare, n-am mai îndrăznit să-i vorbesc, nefericirea-i era mai mare ca orice. M-am îndepărtat cu inima plină de întristare. Și, ca să-mi îndeplinesc promisiunea față de el, vă povestesc acum istoria dragostei lui și vă fac cunoscut, pe cât pot, tristul nume al marii lui iubiri, Mirza.



BDD-A26373 © 2016 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:08:16 UTC)